

VIRGINIA PÉSÉMAPÉO BORDELEAU

L'ENFANT HIVER

ROMAN

MÉMOIRE
D'ENCRIER



L'ENFANT HIVER

Mise en page : Virginie Turcotte
Maquette de couverture : Étienne Bienvenu
Dépôt légal : 3^e trimestre 2014
© Éditions Mémoire d'encrier

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada
Pésémapéo Bordeleau, Virginia, 1951-

L'enfant hiver
(Roman)

ISBN 978-2-89712-257-7 (Papier)

ISBN 978-2-89712-259-1 (PDF)

ISBN 978-2-89712-258-4 (ePub)

I. Titre.

PS8631.E797E53 2014 C843'.6 C2014-941569-9
PS9631.E797E53 2014

Nous reconnaissons, pour nos activités d'édition, l'aide financière du Gouvernement du Canada par l'entremise du Conseil des Arts du Canada et du Fonds du livre du Canada.

Nous reconnaissons également l'aide financière du Gouvernement du Québec par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, Gestion Sodec.

Mémoire d'encrier
1260, rue Bélanger, bureau 201
Montréal, Québec,
H2S 1H9
Tél. : (514) 989-1491
Télec. : (514) 928-9217
info@memoiredencrier.com
www.memoiredencrier.com

Réalisation du PDF interactif : Éditions Prise de parole

Virginia Pésémapéo Bordeleau

L'ENFANT HIVER

Roman

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

DE LA MÊME AUTEURE

L'amant du lac, Mémoire d'encrier, 2013.

De rouge et de blanc, Mémoire d'encrier, 2012.

Ourse bleue, La pleine lune, 2007.

*À mon fils, Simon,
qu'il soit vivant,
toujours.*

Y'a-t-il une vie avant la mort?

Inconnu

*Des femmes n'en finissent plus de coudre des hommes
et des hommes de se verser à boire.*

Marie Uguay

LE CRI

Les eaux s'écoulèrent hors d'elle dans un jaillement de source trop longtemps retenue par les glaces. L'enfant serait bientôt là, peut-être en fin de journée, les contractions se rapprochaient d'heure en heure. Elle ne souffrait pas encore. Cependant, son intuition l'incita à téléphoner au père afin qu'il revienne le plus tôt possible de son travail pour l'accompagner à la clinique du village. Une tendre fébrilité lui vrillait les nerfs, la délivrance serait facile comme à la naissance de sa fille, Amélie, dont l'arrivée avait été un moment de joie indicible, en harmonie avec sa minuscule personne, déjà porteuse d'une beauté si singulière que le médecin et son aide s'étaient exclamés en même temps :

— Oh, la belle fille!

Dès l'examen, on l'amena à la salle de travail. Son corps était prêt, elle sentait la pression de la tête, elle poussait instinctivement, encouragée par la même infirmière que lors de son premier accouchement. Son mari lui souriait bravement, elle devinait qu'il aurait aimé partager la

douleur qui ponctuait la descente du bébé par ses gémissements étouffés. Le docteur allait bientôt prendre sa retraite et le masque sur son visage soulignait les rides sur ses tempes, sous ses yeux, accentuant la bienveillance du regard, pareil à celui d'un grand-père. Soudain, il dit :

— Cessez de pousser, Madame !

Un rapide coup d'œil à l'infirmière qui lui tendit une paire de ciseaux. Aucune parole ne fut échangée entre eux, la mère sut que ça n'allait pas, elle lisait l'inquiétude dans les yeux de la femme. Le médecin resta de marbre, concentré sur la décision à prendre ; elle serra la main de son homme et retint son souffle ne voulant pas céder à la panique qui cherchait à envahir son espace de joie, de donneuse de vie, ferma les paupières et respira profondément à partir du bébé, à qui elle voulait insuffler le désir de continuer sa route à travers elle.

Les doigts du praticien tâtaient à l'aveugle en elle, et puis ses mots :

— Il est attaché au cou par son cordon, je dois couper en dedans, Madame...

Elle hocha la tête.

Les gestes délicats, la paire de ciseaux disparaissant à l'intérieur d'elle, le front chauve qui perlait de sueur, l'insistance sur sa béance ébranlaient sa patience qui battait de l'aile ; elle ne voulait pas voir l'expression de son mari, ne voulait pas perdre courage en touchant à la peur qu'elle décelait en lui quand la voix du vieil homme lui dit d'expulser l'enfant. En une secousse, il glissa hors d'elle, humide et visqueux, lui mouillant les

cuisses. La chaleur moite du corps qui s'échappait de ses entrailles lui insuffla l'espoir qu'il vivrait, elle entrevit ses cheveux noirs mêlés de glaire, sa peau bleutée. Le docteur le déposa sur son ventre. Les petits bras flasques pendouillant de chaque côté de sa taille, elle lui répéta «Bébé, bébé, mon bébé...», puis, toujours en silence, le médecin le retourna et le plia, encore et encore, introduisit un doigt dans la bouche menue – l'infirmière lui donna un objet avec lequel il aspira les mucosités. La mère fixait les mains gantées qui dansaient sur le corps de son petit, qui le secouaient comme pour le réveiller. Le vieil homme travaillait avec ferveur, toute son attention centrée sur la respiration du nouveau-né qui, enfin, émit un coassement de grenouille incertaine du printemps arrivé. Les larmes du père. Son mutisme à elle, figée par ces minutes interminables de terreur intime piégée en son ventre, qui continuait ses pulsations rapides au rythme de son cœur.

La neige s'était mise à tomber, elle resta. L'hiver allait débiter en cette fin septembre. En soirée, on coucha l'enfant nettoyé sur son sein, enveloppé dans une couverture de coton doux, et il tэта vigoureusement. La femme lui dit en souriant :

— Il est correct !

Une fois seule, elle pleura, pria avec des rires et des «merci, merci» vers le crucifix accroché au mur face à son lit. La neige continuait sa descente, couvrait le rebord de la fenêtre ; le poupon étroitement blotti contre sa poitrine, elle laissa son regard errer sur les flocons derrière la vitre jusqu'à l'essoufflement du désarroi en elle.

La femme vêtue de rose entra dans la chambre. Elle tenait des serviettes propres, une débarbouillette, une petite bassine. Quand elle détacha le lien de la jaquette bleue, derrière ton cou, elle dévoila ton corps. Tu avais des fesses jeunes, fermes, encore lisses, aux parties jamais exposées au soleil.

Aurais-je pu faire ta toilette? Traverser le tabou et toucher au corps du père? Je ne crois pas. Je ne l'ai pas fait. Je sais que j'aurais dû, mais non, pas eu le cran... La dame en rose, avec finesse, caressa ton visage, trempa le linge dans l'eau de la bassine, l'essora et le passa doucement sur ta peau. Le respect mouillait ta chair inerte, un relent d'amour flottait autour de toi parce que cette femme t'aimait sans t'avoir connu.

Tu étais serein et beau. Si je meurs à ton âge, je connais le visage de ma mort, mon visage comme le tien, celui de mon fils, celui de ma fille et de ma petite-fille que tu n'auras pas connue. Tu n'étais pas parti trop tôt ni trop tard pour moi, j'étais en paix avec ton absence, nous n'aurions

pas pu aller plus loin toi et moi, pourtant un paysage s'effondra sous mes yeux ce matin-là ; à sa place, un précipice. Je n'avais jamais pu te dire ces mots que tu n'aurais pas su accueillir à cause de tes limites, ces portes cadencées, ou peut-être sont-elles en moi ces bornes, ces murs... ? Tu me léguais ta place d'aîné de la famille et du clan, aucun oncle ni tante ne t'avait survécu, tu me laissais au carrefour de la route vers la maturité et celle de l'enfance que ta présence m'apportait encore la veille. Ce matin-là je n'étais plus la fille de quiconque, déroutée de me sentir orpheline ; secrètement, je te croyais immuable, debout devant moi pour l'éternité, mais là, plus personne à qui dire *papa* ou *dada* comme quand j'étais petite. Ce mot *papa* contenait toute la mesure de l'enfance accordée, vécue et acceptée. Jusqu'à la fin je t'avais appelé ainsi, ne pouvant me résoudre à te nommer par ton prénom ou à te tutoyer ; mes frères et sœurs le faisaient pourtant. Quel lien sacré cherchais-je à préserver ? Ou quelle frontière ne pas franchir ? Ou était-ce l'espoir qu'un jour mon enfance me serait rendue ? Par ce mot : *papa*.

Je compris tard dans ma vie la raison pour laquelle je n'arrivais pas à me lier d'amitié avec toi, faute d'amour consenti, approprié entre un père et sa fille. Tu n'étais pourtant pas menaçant, plutôt protecteur, surtout après ta soixantaine ; un bon grand-père que les petits aimaient. Tu vécus des années de colère, plein de violence, emmuré dans tes souvenirs de cette guerre, celle de 1939, dans laquelle tu t'engageas avec tes frères ; la conscription instaurée par le gouvernement

canadien, vous ne pouviez y échapper, mes oncles et toi. Malgré votre métissage vous portiez un nom aux consonances françaises et votre père était québécois ; de toute façon, tu étais heureux d'être un guerrier à la défense de ton pays, donc cette guerre que tu portas longtemps et que tu nous transmises par ce sentiment d'inquiétude constante, d'insécurité chronique : ne jamais se présenter de dos, se méfier de la terre sur laquelle tu marches... ne pas respirer calmement.

Tu ressentais toi aussi cette distance entre nous, qui t'éraflait le cœur, sans pourtant jamais le dire avec des mots ; parfois avec des gestes et des regards qui soudain coulaient sur moi, aussi doux que le duvet des canards dans nos couettes. Personne n'arrive à croire que le bébé naissant sait ce qui lui arrive et c'est pourtant à ce moment-là que notre amour fut escamoté, sans avoir eu la moindre chance de vivre dans la joie, de s'épanouir un peu, c'est ainsi que je me suis façonnée telle que je suis, pleine de larmes et de peine retenues mais pourtant gaie et folle à lier quand je laisse aller la vie qui déborde de toutes mes coutures. Tu m'as faite ainsi, ma mère aussi, bien sûr, mais ici je parle de toi, de moi avec toi. Tu te penchais derrière moi sur mes dessins et tu t'exclamaient, admiratif. Savais-tu que c'était ma voie de survie, mon ouverture vers le soleil, même minuscule, et que je fixais d'un œil perçant nuit et jour ? Était-ce la raison pour laquelle tu me poussais tant vers l'art, sachant que ce trou dans les nuages annonçait la transmutation de ma main vers la lumière que tu avais éteinte le jour de ma naissance ? Mais non, tu ne pouvais pas savoir.

Que je te raconte. J'avais déjà cinquante ans, dans un couple qui allait se terminer comme les précédents, après que j'en aie fait le tour et que l'ennui se soit installé à demeure. Pourtant, cet homme-là allait contribuer à abouter les débuts de ma vie et ma tristesse en me recommandant à sa thérapeute; j'étais fatiguée de ce mal de vivre qui n'avait pas raison d'être. Avec une technique si simple en apparence, la psychologue me ramena loin en arrière. Les yeux fermés, je reçus ton rejet de mon corps, mon âme tout juste arrivée, pourtant, avec de la joie plein son bagage. Je n'étais pas du bon genre: une fille, j'étais une fille et une conscience, la conscience pure incarnée, ainsi que tous les bébés qui naissent. Personne ne sait vraiment, sauf s'il a vécu l'expérience de l'ouverture de l'esprit. La foudre fut si fulgurante que l'enfant fut refermée; j'en ai encore mal au ventre, papa...

On me dira que ce n'est rien, toi aussi tu me l'aurais dit, advenant un reproche. Je ne t'ai rien dit lorsque, bouclier au bras, armure autour de tout mon être, j'ai cru que tu nierais la vérité quand les mots sont sortis de ma bouche:

— Voulez-vous un garçon à ma place, papa... ?
Quand je suis venue au monde ?

Tu n'as jamais su mentir, ton visage recelait la droiture sans compromis, du moins avec moi. Surpris, tu me demandas:

— Qui t'a dit ça ? Comment sais-tu ?

Mais tout ça n'est rien, rien du tout, au risque de me contredire; ce que je pense n'a aucune importance devant la vie, la véritable meneuse

de destinées. Rien à dire, rien à faire, sauf recevoir en pleine gueule les pierres choisies pour la lapidation. C'est ainsi pour tous, pour chacun de nous. Certains ont la part facile, pourquoi?

Te parler, peu importe où tu es ou si tu existes encore. J'ai besoin de partager l'intolérable avec toi, papa, car en ce jour de complet anéantissement, je n'ai personne vers qui me tourner.

Les tiens, Claude-Andrée L'Espérance
L'invention de la tribu, Catherine-Lune Grayson
Détour par First Avenue, Myrtille Devilmé
Éloge des ténèbres, Verly Dabel
Impasse Dignité, Emmelie Prophète
La prison des jours, Michel Soukar
Coulées, Mahigan Lepage
Maudite éducation, Gary Victor
Je ne savais pas que la vie serait si longue après la mort, collectif dirigé par Gary Victor
Jeune fille vue de dos, Céline Nannini
L'amant du lac, Virginia Pésémapéo Bordeleau
La nuit de l'Imoko, Boubacar Boris Diop
Les chants incomplets, Miguel Duplan
La dernière nuit de Cincinnatus Leconte, Michel Soukar
Cures et châtiments, Gary Victor
Des vies cassées, Nigel H. Thomas (traduit par Alexie Doucet)
Le testament des solitudes, Emmelie Prophète
Première nuit: une anthologie du désir, Léonora Miano, (dir.)
La maison des épices, Nafissatou Dia Diouf

VIRGINIA PÉSÉMAPÉO BORDELEAU
L'ENFANT HIVER

Une mère accompagne son fils mourant. Pour franchir les chemins du destin, Virginia Pésémapéo Bordeleau écrit ce roman, guidée par les yeux et la douce voix du fils défunt. S'alternent et se recourent souvenirs, témoignages et histoires de vie. Les enfances, celles de la mère et du fils, s'enchevêtrent ainsi que les douleurs et les lignes de failles de la famille. Un livre puissant, tendre et lumineux.

Voir un enfant mourir, le sien
Assister à son agonie avec le sourire pour le rassurer
Être là, avec lui
J'ai tenté de trouver les mots pour l'innommable
En plongeant avec tout mon courage dans une fange
Celle de mon enfance dévastée
En maintenant contre moi l'amour de mon fils
En souvenir de lui, sortir du deuil
Et émerger vers la lumière.

Virginia Pésémapéo Bordeleau, métisse crie, née aux Rapides des Cèdres, est romancière et peintre. Elle a publié chez Mémoire d'encrier *De rouge et de blanc* (poésie, 2012) et *L'amant du lac* (roman, 2013).